

Chère Suzanne,

J'ai failli tout arrêter.

Je me suis perdue dans mes pensées durant une longue période.

Le temps de revenir vers moi, puis toi, me revoilà. Je suis trop sensible en ce moment. Tu me diras : comme toujours. Le peu de visibilité de mon dernier album m'a déstabilisée. J'accepte qu'un projet touche moins, je n'accepte pas qu'on ne lui donne pas toutes ses chances. C'est ce qui s'est passé. Je me suis sentie si seule.

Mais je vais mieux.

Aujourd'hui, j'ai été troublée par un post de Joan Baez qui réagissait à la mort de Tina Turner. Elle y évoque un souvenir qui les rassemble. Je regarde cette photo sur laquelle on les voit assises toutes les deux à la même table. En légende, Joan Baez explique que sa carrière faisait à ce moment-là un beau plongeon alors que celle de Tina Turner était au sommet. Cet aveu m'a émue. Qui imaginerait que Joan Baez a connu des passages moins fastes ?

Dans mon métier, tout le monde fait bonne figure, on ne parle pas d'échec, l'échec fait fuir et tient à distance. Pourtant il y a des hauts et des bas, c'est une réalité et je crois que personne n'y échappe.

Une question me revient régulièrement : comment j'en suis arrivée là ? Je ne suis pas le prototype d'un succès fulgurant, je ne suis pas mondaine, je n'appartiens à aucun clan. Je suis la solitaire. J'ai fait des rencontres au bon moment sans doute mais j'ai toujours été à la barre de mon voilier. Peut-être ai-je eu une bonne étoile ? Peut-être que mes chansons ont eu ce pouvoir de me porter jusqu'ici ?

Je crois surtout que l'enfance a la puissance de nous concentrer sur nos rêves. Je ne voulais pas les trahir alors je me suis programmée pour ne penser qu'à ça, qu'à devenir qui je suis.

À partir d'aujourd'hui, je te promets de t'écrire plus régulièrement.

Suzanne,

Voici ma fiche signalétique, spécialement pour toi.

Je mesure 1,78 m et je chausse du 41. Mon nom de famille est Huriaux. Sophie est mon unique prénom.

Quand je suis sortie du ventre de ma mère, on lui a dit : « Elle crie très fort et elle a de grands pieds. »

Je suis née à Thionville un vendredi à 7 heures du matin. Thionville est dans l'est de la France, en Moselle, département 57. Je suis Cancer ascendant Lion.

Mon frère, Mathieu, est arrivé deux ans et demi plus tard. Lui aussi n'a qu'un prénom. Il m'appelait Eti à l'âge où l'on déforme les mots. Le film *E.T., l'extra-terrestre* se prononce pareil, mais il n'était alors pas encore sorti.

Nous ne sommes pas restés à Thionville longtemps car mes parents rêvaient de la mer. Solmer, devenue Arcelor-Mittal, ouvrait à Fos-sur-Mer. Nous sommes partis tous les quatre vivre à Port-de-Bouc, à trois kilomètres de là et à 40 kilomètres de Marseille. J'allais avoir 3 ans.

Je n'ai jamais compris pourquoi on avait défiguré ainsi le littoral. L'usine ressemble à une ville en métal avec d'énormes hauts fourneaux entourés d'immenses cuves. La nuit, quand tout s'illumine, on peut y trouver un certain charme, mais si de la fumée sort des cheminées, ça pue. Je n'ai jamais compris pourquoi on avait permis d'abîmer l'air de la sorte.

Nous avons vécu deux ans dans une barre HLM au huitième étage avec vue sur la Méditerranée. Par la suite, nous avons eu une maison dans un lotissement, c'est là où j'ai grandi. Mes parents y vivent encore.

J'ai poussé relativement calme, avec des pointes d'accents du Sud ; je me suis mise à dire Peuchère et à prononcer Rôse au lieu de Rose, Jaûne au lieu de Jaune.

*Les Dents de la mer* est sorti un an après que j'ai appris à nager. J'ai toujours nagé vite avec la trouille de me faire croquer. J'ai eu trois peurs dans ma vie d'enfant : les requins, l'appendicite et que mes parents se séparent.

Quand on me demandait ce que je voulais devenir plus tard, je répondais chanteuse. Je m'entraînais à tue-tête. Il y avait cette petite fille, Nikka Costa, du même âge que moi, sa chanson « On My Own » passait en boucle sur mon tourne-disque. Je ne comprenais pas un mot d'anglais, je n'avais que 9 ans mais je m'appliquais à reproduire chaque détail, chaque intonation, chaque respiration devant la glace, en play-back.

Dans les années soixante-dix et quatre-vingt, mon frère, mes voisins et moi étions ce genre de gamins qui jouent

dans l'allée. Les copains venaient à la maison, ça ne dérangeait pas mes parents. Nous nous rendions rarement chez les autres car leurs mères frottaient. *Frotter*, dans le Sud, c'est laver le sol.

Combien d'heures avons-nous passées à éplucher le catalogue de La Redoute ? Nous avons tous grandi et l'enfance s'est éloignée de l'allée. Plus de jeux, plus de cris, la rue est redevenue calme. Mathieu était le sosie de Coco, le fils de Claude François. Je sais, c'est difficile à imaginer quand on me voit. Il était blond avec la coupe au bol. Ce sont nos voisines, trois villas plus haut, qui nous l'avaient fait remarquer. Comme elles étaient dingues du chanteur, ça les enchantait de croiser mon frère, ça les rapprochait de leur idole. Lorsque Clocco est mort, elles descendaient et remontaient la rue, le visage défait. Elles venaient dire bonjour, dévastées par le chagrin, mais si Mathieu apparaissait, alors leur sourire revenait comme par magie, c'était un shoot de bonheur. Moi, j'ai toujours trouvé qu'il ressemblait à Sting.

Ma scolarité a été constante, je n'ai jamais redoublé. Mon cœur s'accélérait quand on citait mon prénom pour aller au tableau. Encore maintenant, mon cœur s'accélère à la caisse d'un magasin si c'est mon tour.

Ma mère était infirmière libérale, j'écris *était* vu qu'elle est à la retraite. Mon père est syndicaliste, et cette fois je parle au présent car même retraité il s'investit pour défendre les ouvriers. J'ai toujours indiqué *technicien* sur les feuilles de renseignement scolaire.

Ma mère disait « Je pars faire ma tournée » quand elle se rendait chez les gens pour leurs piqûres. Parfois elle nous emmenait. Moi aussi aujourd'hui je pars en tournée, mais c'est pour chanter.

Comme nous étions sur une zone sismique, ma mère nous a toujours répété qu'en cas de tremblement de terre, il ne fallait pas se réfugier dans la forêt à côté de l'école mais se cacher sous une table. J'allais quelquefois dans les bois avec des copains pour enfouir des messages, j'écrivais sur des emballages : « Nous avons existé, nous sommes en 1978 et ceci était un Malabar à la fraise. »

Elle nous avait bien expliqué de n'accepter aucun bonbon, de ne grimper dans aucun véhicule pour revenir des cours. Il n'y a pas eu d'incident, tout s'est bien passé, nous n'avons pas connu de personne malveillante, sauf une fois.

Je faisais du vélo avec Lucile, mon amie d'enfance, quand un monsieur en voiture s'est arrêté pour qu'on lui indique son chemin. J'ai pris sa question à cœur, mais pendant que je lui détaillais sa route, il a dévoilé son sexe. J'ai eu si peur que je suis partie en courant jusque chez moi. C'était comme un tremblement de terre. Ma mère m'a demandé si j'avais pu relever sa plaque d'immatriculation mais j'avais tout laissé en plan pour sauver ma peau, même Lucile.

J'ai passé quinze ans dans cette petite ville aux portes de la Camargue. Mes rêves s'agitaient dans ma tête. Avec mon frère et notre copain Fabrice, nous avons monté notre groupe, j'avais 13 ans, nous nous appelions Entrée interdite.

Mathieu était un dieu de la batterie, Fabrice jouait du saxo et du synthé. J'étais au chant et je gratouillais. Un autre guitariste nous a rejoints, il avait la même voix que Jean-Louis Aubert sauf qu'il se prénomait Georges.

J'ai attendu que les années filent. J'ai toujours souhaité être grande pour savoir ce que j'allais devenir. Maintenant que je le suis, tout me dépasse. Je veux que le temps s'arrête, mais si le temps s'arrête c'est que je suis morte. Je suis pleine de contradictions. Oui, hier j'attendais demain.

Chère S,

Te souviens-tu des robes que portait Peau d'âne? Je les aimais toutes. Qu'est-ce que j'ai pu regarder ce film de Jacques Demy! Enfant, je voulais que ma vie soit une comédie musicale.

Je voulais un âne qui défèque des pièces d'or dans mon jardin. Je voulais ressembler à Catherine Deneuve, mais je n'étais pas blonde. Petite fille – oui, j'ai été petite –, elle me fascinait. Elle incarnait ce qui me semblait être l'inverse de mon quotidien. Son allure sophistiquée contrastait avec mes chaussures orthopédiques, les Dr. Martens de ma mère, les salopettes de mon père. Son brushing était mon fantasme révolutionnaire pendant que mes parents nous emmenaient faire la marche du plateau du Larzac – oui, j'ai fait le Larzac en août 1977. Je venais d'avoir 8 ans. Les manifestants ressemblaient tous à mes parents, des hippies qui brandissaient des slogans antimilitaristes. Je ne me souviens pas de tout, je suivais. Un enfant n'a que ça à faire: suivre ses parents. Il faisait très chaud. Des toilettes



provisoires avaient été échafaudées avec des bottes de foin et des planches. J'avais peur de tomber dans le trou. On a dormi et campé sur place, sous la canadienne, avant de repartir dans notre Mehari orange, un vrai tape-cul avec lequel on a parcouru de nombreux kilomètres.

Même dans ces moments-là, l'espoir de rencontrer Catherine Deneuve m'a accompagnée. Je m'inventais des prières imaginaires, je me donnais des gages. Si je n'avais pas touché trois fois la porte avant qu'elle ne se ferme, j'amenuisais mes chances de l'apercevoir un jour dans ma vie. Je glissais toujours une photo d'elle dans ma trousse et, quand je déballais mes affaires en classe, mon héroïne apparaissait. J'avais des étoiles plein les yeux. Je connaissais mieux sa filmographie que n'importe laquelle de mes leçons. Je m'amusais même à signer de son nom. À 12 ans, je me suis mise à lui écrire à l'agence Artmedia pour recevoir des dédicaces. Lorsque le portrait arrivait chez moi après de longues semaines à guetter le courrier, Paris entraînait dans ma chambre et l'illuminait.

Et puis, il y avait les Césars. Je les enregistras : je déposais mon magnéto K7 au pied du téléviseur, j'enclenchais le bouton REC/PLAY et j'étais comme un chien de garde, à l'affût, les oreilles dressées, je faisais taire toute la famille. Mes parents, eux, rhabillaient les acteurs et les actrices pour l'hiver, je me débattais pour obtenir le silence, je ne tolérais aucune bouche croquant dans une pomme, aucune toux ni aucun échange entre mon père, ma mère et mon frère. Je n'acceptais que le son de la télé. Dès la fin de l'émission,

tout le monde soufflait, moi je filais au lit et j'appuyais sur PLAY. Le bonheur, le vrai cérémonial pouvait alors commencer, je me laissais emporter dans de doux rêves.

Bien plus tard, à Paris, j'apprends un jour que Catherine Deneuve signe son livre au Virgin Megastore des Champs-Élysées... J'étais à deux pas. J'avais pris soin de l'acheter. Quand je le lui ai tendu, j'ai contrôlé ma main tremblante. Elle a demandé mon nom... « Ah ! La Grande Sophie, c'est donc vous ? » Je n'en revenais pas.

Elle m'a proposé de nous revoir et a noté son numéro de téléphone sur un bout de papier. Je suis repartie, légère, je flottais dans l'air. Mon actrice favorite avait écrit : « Avec toute mon admiration. » Je tenais entrouvert le livre pour relire la phrase, inlassablement.

J'ai laissé passer quelques semaines et j'ai composé la précieuse suite de chiffres : « Le numéro demandé n'est pas attribué. » J'ai préféré croire à une maladresse ou un stylo indiscipliné qu'à une ruse ; elle avait dû se tromper, on ne saura jamais. Et puis, au fond, je lui aurais dit quoi ?

Catherine Deneuve est restée, avec toute mon admiration, dans ses films et sur le papier glacé des pages de magazines que j'avais découpées et collées dans mes classeurs, ces pages de l'enfance blotties à l'état de rêve au fond de moi, quelque part.

S.

Suzanne chérie,

*Chérie.* Ce mot si joli. Je le prononçais chaque soir, enfant, quand ma mère venait m'embrasser au lit. Dès qu'elle passait la porte de ma chambre, je criais : « Au revoir, maman chérie ! » de tout mon cœur comme si c'était la dernière fois que je la voyais. Mon frère faisait écho, « Au revoir, maman chérie ! ». Elle répondait par une douce phrase et chacun s'endormait, rassuré.

Nous n'avons jamais partagé de « Bonne nuit » dans la famille, ni de « Bon appétit » d'ailleurs. Ces formules me sont étrangères. Les « Je t'aime » étaient écrits sur les lettres, les cartes. Pas besoin de les dire, nous nous savions adorés.

À 10 ans j'ai pris conscience que mes parents, comme de nombreux autres couples, pouvaient se séparer. Cette crainte m'a fait promettre que plus tard, si j'avais des enfants, ça n'arriverait pas. À l'intérieur de moi vit l'espérance que tout peut durer éternellement – j'ignore si c'est un schéma que je reproduis ou si c'est inhérent à ma personnalité.

Chérir quelqu'un, quoi de plus beau ? Il faudra que je te raconte comment j'ai rencontré mon inséparable, celui qui a toujours été à mes côtés et qui est devenu mon mari, Bob. Nous sommes comme les hirondelles de mon jardin, à deux sur cette branche qu'est la vie.

Suz, Susie, Suzette, Susu, Suzanna,

J'aime bien te gratifier de petits surnoms.

Une passion dans ma vie : je change souvent les prénoms de mon entourage. Mon père est devenu Narbé au lieu de Bernard. Ma mère, J. – après de nombreux essais, je l'ai finalement rebaptisée de la première lettre de son prénom, Jacqueline. Mon mari, c'est Bob et non plus Patrice, en hommage à *Aggie*, la BD des *fifties* que je dévorais quand j'allais en vacances chez mes grands-parents. Aggie était une étudiante américaine qui se débattait pour tout gérer dans sa vie. Son *boyfriend* s'appelait Bob, les deux étaient inséparables. Lorsque j'ai connu Patrice, il avait la même forme de visage que Bob dans la BD.

Mes amis n'y échappent pas : Delphine de Vigan est devenue Shakira. Une histoire de cheveux blonds bouclés. Quant à moi, j'étais sa Madonna, puis j'ai changé, j'ai finalement opté pour Rihanna, sa Rihri. Ne cherche pas, c'est comme ça. Croquette, Rhododendron, Mimosa et Petit Hibiscus débarquent dans mes phrases en signe d'affection.

Jeanne Cherhal est Giana de la Parmigiana suite à notre épopée italienne et notre mémorable atterrissage à Naples – sans bagages certes, mais avec de nombreux éclats de rire. Quand je lui envoie un message, je signe Sophia de la Quiche Lorraine. Les mots que j'adresse à Françoise Hardy se concluent par Sophie de Montreuil et sont destinés à Françoise de Suchet, telles deux comtesses. Alex Beaupain reste ma Belle Miche si je veux le taquiner. Et des voisins, que je ne connais pas mais sur lesquels j'ai une vue imprenable, sont devenus mes Sims.

Je me raconte un tas d'histoires. Suzanne, l'imagination est une de nos plus belles forces.

Une cascade de bises

Hey Su,

J'ai écrit deux chansons qui portent un prénom : il y a toi, bien sûr, et il y a « Martin ». C'est mon premier morceau à être passé à la radio, au début des années 2000. La toute première fois, c'était pour l'émission de José Artur, *Le Pop-Club* sur France Inter. Ils enregistraient dans une prestigieuse brasserie parisienne, le Fouquet's, le lieu des afters des Césars. Je l'écoutais souvent, cette émission. Sauf que là, je faisais partie des invités. Je rentrais dans le film. Impressionnée, j'ai commandé un vin chaud, j'avais besoin d'un décontractant. Les détails prennent parfois plus de place que les grands moments, j'ignore pourquoi je suis comme ça, mais je pense que c'est le plus mauvais vin chaud que j'ai bu de ma vie, j'étais au bord de l'ulcère. Ça a été un mal pour un bien car ma douleur au ventre m'a distraite de mon trac tandis que la tablée me demandait qui donc était ce Martin.

J'avais choisi ce prénom car je le trouvais beau et je m'étais mise en scène, projetée dans cette bluette, à la place